

PEDIOPHOBIA

marie gallicher

PEDOPHOBIA

Mon petit éditeur

ce livre est dédié à toutes les femmes d'âge moyen qui souffrent
de solitude au sein de leur couple et à toutes les petites filles qui
se sentent négligées ou trahies.

Pédophobia : peur des poupées et des enfants

PROLOGUE

« Doris Warmson, c'est "l'autre" : la petite fille blonde en salopette rouge qui joue à plat ventre sur la moquette de sa chambre. On la dit sauvage depuis l'événement. Que voulez-vous, depuis qu'elle sait qu'elle a été adoptée, elle l'a mal pris ! Il paraît cependant qu'on fait une enquête psychologique auprès des enfants après examen du dossier. C'est sûr qu'elle n'y comprend rien, la pauvre petite ! Eux ? Lui : Franck Warmson, quarante-cinq ans, travaille à Woolworth dans Princess Street, oui, l'espèce de petite rue qui borde Hanover Square, dans le West End. Il est directeur commercial. Il a été employé chez Marks and Spencer's aussi, mais une sale histoire... enfin, il paraît... Elle ? June Warmson, elle a à peu près le même âge mais elle paraît plus. Elle a été infirmière au service de maternité dans je ne sais quel hôpital à Londres. Quelle ironie ! Cela ne m'étonne pas qu'elle ait eu cette idée ! Cela la travaillait, les enfants... Et puis, c'est nouveau... On dit même que c'est cher, ces "Kauliss"... Un phénomène de société, certainement... »

Doris se moque bien des voisins, de leur étonnement, de leur envie. Elle se sent victime d'un choix qui la dépasse : quelque chose s'est brisé en elle. Alors elle se cantonne dans l'espace fermé de sa chambre. Elle a huit ans. Entre son puzzle et son verre de lait malté, elle réfléchit... Elle aime ses jouets mais elle n'aimera jamais la "Kauliss", elle le sait. C'est contre nature, elle le sent instinctivement. Pourtant, elle n'est pas plus malheureuse depuis... Elle s'est focalisée sur l'école, elle aimerait mieux y travailler pour combattre ce qu'elle croit être une disgrâce. Quelle idée ont eu ces adultes !

Dans un premier temps, ils jouèrent au jeu des yeux rouges et des portes qui claquent. June glapissait : « - Mais qu'est ce que

tu lui trouves à cette Chris Blackbird ? » Des silences lourds se tissaient peu à peu à table devant le dîner tiède. June reniflait :

« - N'attend pas Papa, Doris ! Tu iras te coucher... »

Alors Doris se levait, déposait un baiser silencieux sur la joue humide. En haut de l'escalier, elle entendait la voie raffermie :

« - Doris, je ne veux pas que Sam dorme dans ta chambre : il salit le couvre-lit ! »

Sam, c'était le chien, un ami. Doris lui racontait des choses. Elle lui prenait le museau entre ses mains et murmurait doucement :

« - Ils sont fous ces adultes ! Mais nous, on est contents d'être petits, pas vrai ? »

D'ailleurs, Doris s'en moquait. Elle avait "Sésame Street" à la télévision. Elle zappait sur les chaînes en se consolant en compagnie de Bart et Ernest, de Kermitt la grenouille et de toutes les marionnettes de Jim Henson. Dans sa chambre, elle tripotait ses jeux électroniques. Elle adorait ses robots parce qu'ils gagnaient toujours et étaient gentils. Papa et maman ne l'étaient pas : d'abord, ils lui avaient menti.

Plusieurs mois auparavant, le jour de son anniversaire, June l'avait prise sur ses genoux :

« - Tu sais, ma chérie, tu deviens une grande fille. Alors, il faut que tu saches : certains parents ont des enfants tous les deux et d'autres ne peuvent pas en avoir, alors ils demandent des enfants qui n'ont plus de parents avec eux et ils les considèrent comme s'ils les avaient attendus dans leur cœur. Nous t'avons adoptée de cette façon... »

Doris n'avait pas compris tout de suite. Elle trouvait étrange d'avoir autant de parents.

« - Mais mes autres parents ? Où sont-ils ? »

June avait paru embarrassée :

« - Eh bien, ils sont dans une autre ville... Nous ne savons pas qui ils sont. »

Doris était atterrée. Elle ne saisissait pas pourquoi on l'avait ballottée ainsi. Tous les concepts qu'elle avait crus comme une seconde nature s'écroulaient.

« - Mais alors c'est comme le Père Noël ? C'était un mensonge ? ! ? »

- Pas exactement, chérie...

- Mais ils m'ont abandonnée ! Pourquoi ? »

Subitement, ces parents inconnus surgissaient dans sa vie, la bousculaient. Des exemples lui revenaient en mémoire : Marcie Smith qui vivait chez sa grand-mère, Annabelle Clifton dont les parents étaient divorcés... Elle se débattait dans le progrès délicat qui, au lieu de lui ôter un ou deux parents, lui en fournissait quatre ! Elle eut un problème d'identité.

« - Mais qui sont mes parents ? Et vous, qui êtes-vous ? »

Elle se trouvait au bord des larmes : des inconnus se dressaient devant elle.

« - Et vous ? Vous allez aussi me donner à d'autres parents ? »

- Mais non, voyons, calme-toi ! »

Elle avait échappé aux mains de June et s'était réfugiée dans sa chambre. Elle avait pensé un moment s'enfuir, retrouver ses vrais parents.

Pour ne rien arranger, la cage d'escalier développait en trompe d'eustache les éclats de voix des "étrangers".

« - Tu n'aurais jamais dû parler à cette gamine ! D'ailleurs, tu es irresponsable. Tu l'as traumatisée...

- Et toi ? Tu ne la traumatises pas avec la vie que tu nous crées ? Est-ce une vie de famille, Franck ? Tu n'es qu'un égoïste, un salaud ! Tout ça parce que cette Chris Blackbird a vingt-neuf ans, qu'elle est ta secrétaire... Tu crois que je ne sais rien ? »

Doucement, Doris entrouvrait la porte. Sam descendait alors les escaliers dans un grincement de griffes.

June levait la tête.

« - Tu vois bien : Doris nous a entendus ! Tu peux être fier ! »

Dans son coin, Doris saisissait délicatement l'ours-Papa et la poupée-maman. Elle les opposait dans une sorte de guignol triste avec cette petite voix grêle qu'elle enflait pour l'ours-Papa :

« - Tais-toi, June : tu ne sais pas ce que tu dis ! »

La poupée-Maman secouait sa petite tête têtue :

« - Franck, tu es vraiment répugnant ! Après vingt ans de mariage... Tu crois que je les supporte, tes nuits à Cromwell Road au "Nightingale House Hotel" ? »

Puis, à bout d'invention ou de souvenirs, Doris se couchait. Il lui faudrait à présent choisir un ours-vrai-Papa et une poupée-vraie-Maman : cela lui compliquait le problème...

I

L'ordinateur avait tout prévu, même le nom. June avait aimé "Florie". Franck n'avait pas cru à la dernière folie de sa femme. Un jour de réconciliation, elle lui avait glissé :

« - Je t'assure, Franck, cela existe. C'est réellement très étudié... »
 Franck avait contemplé sa femme avec pitié. La laide avait tout essayé : depuis les opérations jusqu'à l'adoption. Cela les avait rapprochés quelques temps. Puis, décidément non, Frank n'éprouvait plus d'amour pour sa femme depuis qu'elle les avait dotés d'une petite fille blonde trop belle pour être issue de leurs gènes. Cela le chiffonnait un peu. Il aurait voulu imaginer que Doris, adoptée, soit leur fille. Bien sûr, au début, il avait aimé June Debster. Elle n'était pas belle, mais c'était une bonne camarade, asexuée, intellectuelle. Elle étudiait l'histoire de l'art à l'université et lui l'économie. Ils avaient vingt ans à l'époque.

Elle savait étonner, June Debster, dans les années soixante ! Elle était dingue des Beatles. Tous les week-ends, elle l'entraînait dans d'infâmes boîtes enfumées, sombres comme des caves où l'on se bagarrait à coups de tessons de bouteilles. Mais elle, elle chantait "Nobody's child" avec l'orchestre. Elle les trouvait beaux. D'ailleurs, ils s'appelaient encore les "Beat Brothers" et accompagnaient le chanteur Tony Sheridan. Elle disait à Franck qu'il ressemblait à Paul Mac Cartney, et cela le faisait rire car il jouait lui-même très mal de la guitare. Dans l'ombre, elle usait d'une voix sensuelle pour lui murmurer à l'oreille qu'elle faisait crever de jalousie ses copines en sortant avec le plus bel étudiant d'économie. Et lui, il continuait à sourire, un peu attendri par cet amour admiratif. Personnellement, il préférait les "Shadows", ces jeunes propres et bien coiffés effectuant indéfiniment le même jeu de scène : trois pas à gauche, accord, trois pas à droite... June les accusait d'être récupérés par les milieux ecclésiastiques..